362.7
F874r

ŒUVRE DU PATRONAGE DES JEUNES OUVRIÈRES

RAPPORT

PRÉSENTÉ A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

PRÉSIDÉE PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Le 22 Mai 1869

PARIS

IMPRIMERIE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5

M DCCC LXIX

362.7
F874r

ŒUVRE DU PATRONAGE DES JEUNES OUVRIÈRES

RAPPORT

PRÉSENTÉ A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

PRÉSIDÉE PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Le 22 Mai 1869.

MONSEIGNEUR,

MESDAMES,

Le succès des œuvres dépend de leur opportunité autant que du zèle et de l'intelligence avec lesquels on s'en occupe. Pour qu'une œuvre prospère, il ne suffit pas qu'elle soit utile, il faut qu'elle soit nécessaire. Il faut qu'elle réponde à un besoin vrai, pressant de l'époque qui la voit naître. De là ces rapides extensions et aussi ces rapides décadences que nous rencontrons souvent dans l'histoire de la charité. Qu'un fléau envahisse une population, que des âmes soient en péril, aussitôt il se trouve des cœurs pour opposer au mal, soit moral, soit physique, le frein et le remède d'une compassion qui est infatigable parce qu'elle est chrétienne. Mais que ces plaies viennent à se fermer, que ces influences mauvaises ne soient plus à craindre, aussitôt la charité donne à son activité un cours nouveau, et, délaissant les champs qu'elle avait cultivés et défendus jusque-là, elle va protéger et défendre d'autres et de plus abondantes moissons. Le dévoûment, en effet, doit se transformer et se

déplacer sans cesse. La charité doit varier ses soins et ses labeurs comme varient les misères qu'il lui faut soulager. D'ailleurs n'est-il pas évident que les œuvres n'ont de vie et de force qu'autant qu'elles ont une mission sérieuse à remplir? Les secours mêmes, les secours spirituels et temporels ne leur sont accordés qu'autant que le bien qu'elles font le réclame. Les œuvres s'éteignent et déclinent alors que leur action n'est plus désirable. Elles s'étendent au contraire et deviennent fécondes alors qu'elles apportent des contrepoids efficaces aux souffrances qui sont l'objet de leur sollicitude ou aux vices qu'elles ont pour but de combattre.

C'est donc pour l'Œuvre du Patronage une consolation très-douce et un encouragement salutaire que de constater les progrès qu'elle fait d'année en année et le développement qu'on lui voit acquérir. Fondée en 1851, toute petite d'abord, comme le grain de senevé de l'Évangile, elle ne tarda pas à croître, à se répandre et à étendre de côté et d'autre des branches fructueuses. A l'heure qu'il est, 76 patronages existent dans le seul diocèse de Paris, d'autres sont sur le point de s'organiser, et plusieurs villes de province, à l'instar de Paris, fondent des Patronages et demandent à s'agréger à nous et à prendre part au mouvement de notre œuvre.

Mais pour ne parler que de ce qui a lieu dans votre diocèse, Monseigneur, quelques chiffres feront connaître l'état des choses mieux que ne le pourraient de longues explications. Comme nous venons de le dire, 76 patronages se sont établis depuis dix-huit ans. Plus de 900 dames ont bien voulu y accepter les devoirs de patronesses et s'occupent des enfants dont elles se sont faites les gardiennes et les tutrices, soit dans leurs paroisses, soit dans des quartiers lointains, où leur zèle les conduit. Les enfants visitées, protégées ainsi sont au nombre de près de 7700, et parmi elles on compte 1600 jeunes filles qui fréquentent le patronage depuis huit, neuf ans et davantage.

Or, l'œuvre ne dispose que de ressources si restreintes, elle n'emploie pour réussir, pour attirer et retenir les âmes, que des moyens si simples, que c'est dans sa nécessité même qu'il nous faut chercher la cause de son développement. Elle progresse et fructifie parce qu'elle sait obvier à quelques-uns des dangers les plus pressants

du temps où nous sommes, parce qu'elle oppose une digue stable et forte aux flots mouvants de l'incrédulité et du vice sur les points où ils tendent à nous envahir.

A chaque époque, le christianisme a eu certains combats à soutenir, certaines douleurs particulières à consoler, certains côtés de son domaine à défendre avec un soin attentif et vigilant. Notre époque, comme toutes les autres, voit les ennemis de Jésus-Christ se liguer et s'armer contre lui. La guerre est acharnée et elle est dirigée par les adversaires de l'Évangile avec une habileté et une audace qui ne reculent devant aucune attaque ni devant aucun effort. Pour ravir les âmes à Dieu on a cherché à les saisir dès la jeunesse, dès l'âge le plus tendre, et à les égarer par une instruction mensongère; pour paralyser l'action de la charité et du zèle, on a cherché à semer la défiance entre le riche et le pauvre et à fermer le cœur du pauvre aux conseils de la religion, lorsque ces conseils lui viennent de la bouche du riche ou du moins de ceux qui le paraissent être. Enfin, pour fasciner, enivrer, séduire les âmes, on s'est plu à leur proposer des plaisirs fiévreux, des joies malsaines qui, détournant des conditions obscures et des devoirs austères, réveillent et attisent dans les esprits et dans les cœurs les instincts les plus coupables et les surexcitations les plus funestes. Or, à ce triple mal, l'Œuvre du Patronage oppose humblement mais sûrement un triple remède, et c'est là, ce nous semble, ce qui fait sa puissance et sa force. Aux attaques dirigées contre la foi elle oppose l'enseignement religieux et cette influence douce et pénétrante que vous savez exercer, Mesdames, sur les jeunes âmes confiées à votre sollicitude. Aux défiances de ceux qui vivent de leur travail contre ceux dont la situation est facile et brillante, elle oppose l'influence des enfants eux-mêmes, et ayant gagné ceux-ci, elle gagne par eux le cœur des pères et des mères qui eussent été rebelles à toute autre voix et à tout autre langage. Enfin, aux séductions des plaisirs dangereux et mauvais, l'Œuvre du Patronage oppose l'attrait de plaisirs simples mais aimables qui, captivant la jeunesse, lui font chérir les pratiques et les coutumes des réunions qu'elle fréquente. C'est là, nous le répétons, ce qui fait la vie au Patronage, et que l'on ne croie pas que ce ne soit ici qu'une peinture d'imagination, le tableau de ce qui est

désirable et non pas de ce qui est accompli. L'action du Patronage, telle que nous avons voulu la caractériser, est certaine, et ici encore l'éloquence des chiffres vient confirmer nos appréciations.

Tous les Patronages ont pu s'assurer que cette année-ci, aux Pâques dernières, le nombre des communions a été plus considérable que celui des années précédentes; presque tous signalent également le nombre de vocations religieuses qui naissent et mûrissent dans leur sein. Beaucoup de jeunes filles, après avoir fréquenté le Patronage pendant quelques années, entrent dans des communautés et y consacrent à Dieu et au prochain leur vie tout entière. Ce sont là des résultats positifs, incontestables et qui ne peuvent laisser place à aucun mirage, ni à aucune illusion. Mais pour pénétrer d'une manière plus intime et aussi plus touchante dans le bien effectué par l'œuvre, pour comprendre combien la foi est vivace dans les jeunes âmes qui grandissent et persévèrent sous sa garde, il nous faut nous arrêter à quelques-uns des traits que les rapports des divers Patronages nous révèlent et qui ont une portée si vraie et si haute. Ainsi plusieurs jeunes filles ont refusé des situations avantageuses, mais qui ne leur permettaient pas de remplir leurs devoirs chrétiens, d'autres, malgré leur pauvreté, savent, chaque année, prélever sur leurs faibles épargnes une part pour la propagation de la foi et pour le denier de Saint-Pierre. Une d'entre elles est parvenue avec une ferveur et un courage digne de tout éloge à établir, dans la fabrique où elle est employée, l'usage de la prière en commun matin et soir. Une autre enfin, et plusieurs sont dans ce cas, pousse jusqu'au sublime sa fidélité à Dieu.

Elle travaille avec sa mère, qui n'est pas indifférente, mais impie. Quand elle désire approcher du tribunal de la pénitence, elle ne peut le faire qu'en allant reporter son ouvrage. Il lui faut alors allonger de beaucoup le chemin, mais n'importe, elle ne craint pas la fatigue, lorsqu'il s'agit de servir Notre-Seigneur. — Chaque dimanche, avant qu'elle ne sorte, sa mère veut la contraindre à prendre un repas, mais elle trouve toujours le moyen de jeter ce qui lui est donné et se prive ainsi de nourriture jusque fort avant dans la journée, pour ne pas se priver de l'aliment sacré de la sainte Eucharistie! Ce n'est pas depuis deux, trois ou quatre ans

qu'elle agit ainsi, c'est depuis sa première communion, et elle a vingt-deux ans!

Mais ce n'est pas uniquement dans l'accomplissement des devoirs de piété que les enfants du patronage présentent des exemples admirables d'abnégation. Rien ne les arrête lorsqu'il s'agit de s'entr'aider, de se secourir les unes les autres et de soulager des infortunes plus poignantes que celles dont elles souffrent elles-mêmes, car pour la plupart elles ne gagnent que par un travail assidu, leur pain de chaque jour. Les maladies contagieuses ne les effrayent pas, les fatigues les plus rudes n'épuisent pas leur énergie. Il n'est pas rare de les voir se concerter pour soigner tour à tour des malades indigents, et c'est après de longues journées de travail, des journées qui commencent à six heures du matin et qui finissent à huit heures du soir, qu'elles accomplissent ces actes de dévoûment héroïque!

Les liens de charité qui se forment entre ces jeunes filles sont durables et résistent même au temps et à l'absence. Vers la fin de l'année dernière, une ancienne enfant du Patronage était atteinte d'une maladie de poitrine et déclinait rapidement. Sa courte existence avait été agitée et triste. Après de cruels mécomptes, elle s'était réfugiée en province chez des parents qui ne l'avaient recueillie qu'à regret et chez lesquels elle ne trouvait ni consolation, ni secours religieux. Elle écrivit à ses compagnes d'autrefois en leur dépeignant son malheur. L'une de celles-ci, d'une santé très-faible et quoique l'on fût alors en décembre, n'hésita pas à faire le voyage. Elle accourut auprès de la malade, la consola, l'encouragea, la disposa à la mort et la soutint au milieu des difficultés que l'on eût à vaincre pour obtenir les derniers sacrements. Nos récits s'étendraient sans mesure si nous voulions raconter tous les faits de ce genre qui sont parvenus à notre connaissance. Il en est cependant de si beaux que l'on ne saurait les taire entièrement. Comment, entre autres, ne pas parler de cette pauvre ouvrière qui appartient au patronage d'une des paroisses les plus petites de Paris et qui, sur des gains bien médiocres, est arrivée, sou par sou, à économiser quarante francs pour acheter un fauteuil à une infirme! Comment ne pas parler de ces jeunes apprenties d'une autre

paroisse, dans un de nos quartiers les plus populeux, qui, deux fois par an, à Noël et à Pâques, se cotisent pour habiller quelques enfants pauvres, et qui font elles-mêmes les vêtements qu'elles donnent de la sorte? Comment enfin ne pas noter ce qui est tout ensemble un acte de charité et de foi, le désir exprimé par les enfants de tout un patronage, de renoncer à la récréation des jours gras afin d'assister à la messe qui était dite pour le repos de l'âme de l'une de leurs compagnes? — « Leur Patronage, disaient-elles, était en deuil et elles ne pouvaient songer au plaisir. » Ces faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes et ne sont-ils pas à eux seuls éloquents et persuasifs ?

Mais ce n'est là qu'une partie des fruits du Patronage, ce n'est qu'une des formes sous lesquelles se manifeste le bien qu'il opère. Il en est une autre plus considérable, plus importante encore. C'est l'influence que les enfants exercent sur leurs parents, c'est le rôle, la mission qu'ils se donnent auprès de ceux-ci et qu'ils accomplissent parfois d'une manière si heureuse, sous le regard et avec le secours de Dieu. Comme on nous le disait excellemment, il y a peu de jours, Dieu a fait le cœur des pères et des mères vulnérable du côté de leurs enfants. Tel cœur qui résistè durant de longues années, à tous les discours et à toutes les prières, se laisse fléchir par la parole ou par l'exemple d'une enfant aimée dont l'apostolat patient et humble le subjugue et le désarme !

Les obstacles principaux que la religion rencontre sur sa route dans le ministère qu'elle voudrait exercer parmi les ouvriers et les pauvres ce sont les préjugés de l'ignorance, les erreurs que l'incrédulité a répandues de toutes parts, les âpres défiances qui éloignent souvent le pauvre du riche, surtout du riche qui vient à lui au nom du divin Maître. Il est parfois malaisé d'entrer chez le pauvre même pour le secourir, il est malaisé surtout de l'atteindre dans son âme et dans sa conscience. On est là entre deux écueils : des résistances d'autant plus opiniâtres qu'elles sont moins réfléchies et la crainte redoutable de favoriser l'hypocrisie et le mensonge. Mais, grâce à Dieu, il arrive fréquemment que le logis qui se ferme au prêtre et au visiteur chrétien, possède dans ses murs mêmes et offre à la religion un auxiliaire puissant. L'enfant du patronage qui est la joie et sou-

vent la Providence du foyer domestique, devient le trait d'union entre sa famille et l'Église. Elle dissipe les préventions, apaise les colères et rapproche ses parents, non-seulement des envoyés du Dieu de miséricorde, mais encore de ces classes élevées contre lesquelles les travailleurs et les déshérités de la fortune n'ont, hélas ! que des préjugés trop amers et des rancunes trop aveugles !

En effet, tel artisan qui n'aurait écouté qu'avec inquiétude ou indifférence un conseil pieux, qui aurait détourné son esprit et son cœur de tout catéchisme et de toute prédication, voit ses soupçons disparaître et se laisser toucher par le bien que l'on fait à son enfant. L'âme de son enfant rayonne sur la sienne. Il ne trouve plus en lui-même le courage de garder de sourds ressentiments ni contre cette religion qui rend sa fille si bonne et si dévouée, ni même contre cette société qui lui apparaît sous un jour tout nouveau, lorsqu'elle donne à sa fille des patronesses fidèles et une protection toujours bienfaisante et toujours délicate !

Des exemples admirables nous apportent chaque jour la preuve de cette influence bienfaisante des enfants des Patronages au sein de leurs familles. Une jeune fille de dix-neuf ans était depuis bien des années la victime quotidienne de ses parents. Sa piété les irritait, et il n'y avait pas de sarcasmes qu'ils lui épargnassent, pas de mauvais traitements qu'ils ne lui fissent souffrir. Elle acceptait tout avec douceur et ne cessait de demander à Notre-Seigneur la conversion de son père et de sa mère. Ses larmes obtinrent cette grâce de la bonté divine. Sa patience finit par triompher de ces cœurs rebelles. Ses parents n'étaient pas mariés devant l'Église, son père ne s'était jamais agenouillé à la table sainte. Elle fit elle-même toutes les démarches nécessaires pour régulariser une situation si pénible. Elle réussit, et depuis lors ses parents mènent une vie chrétienne et bénissent l'enfant qui a été l'instrument de leur réconciliation avec Dieu.

Une autre enfant habitait avec sa mère qui, par de longues souffrances, en était arrivée à un tel état d'exaspération qu'elle rendait Dieu lui-même responsable de ses malheurs. Elle ne laissait qu'avec peine sa fille aller au Patronage, mais celle-ci n'était ni découragée ni abattue, et supportait avec une constance intrépide et les insultes

de sa mère et les privations journalières d'une misère horrible. Jamais on ne lui entendait faire une plainte, jamais un murmure ne s'échappait de sa bouche. Elle acceptait tout, elle supportait tout dans une seule pensée, un seul but, un seul espoir, obtenir la conversion de sa mère. Ce bonheur lui a été accordé. Il y a quatre ans, elle a eu la joie de voir sa mère accomplir le devoir pascal. Dieu avait enfin exaucé ses instantes prières et depuis lors, mais désormais, sans luttes et sans froissements, elle peut aller où sa piété la guide. Chaque matin elle entend la messe de six heures. Un jour d'hiver, elle fut rencontrée sur le chemin de l'église par un verglas affreux et tenant ses chaussures à la main. Comme on s'étonnait de la voir de la sorte et qu'on lui observait qu'elle risquait, en marchant nu pieds, de se rendre malade, elle répondit avec simplicité : « J'y ai été forcée, je n'aurais pu venir à l'église autrement, je ne pouvais me tenir debout, j'étais déjà tombée deux fois ! »

Nous avons raconté ce trait un peu longuement peut-être, mais c'est qu'il nous a paru mériter l'attention, c'est qu'aussi l'on ignore trop souvent combien dans certaines conditions, dans certains milieux, il faut d'héroïsme, non-seulement pour chercher Dieu chaque jour, comme cette courageuse enfant, mais encore pour se maintenir fidèle dans les pratiques les plus élémentaires de la foi. Beaucoup de jeunes filles que l'œuvre soutient ont à surmonter dans leur vie quotidienne des obstacles sans nombre. Beaucoup ont à souffrir et de leurs parents et parfois aussi de leurs frères, parfois même de leurs sœurs. Il leur faut lutter, résister avec une fermeté qu'elles ne puisent qu'auprès de Dieu ! Mais comme nous venons de le montrer, plusieurs d'entre elles reçoivent leur récompense même dès ici-bas et ont l'ineffable consolation de ramener les âmes qui les entourent au Dieu qu'elles ont appris les premières à connaître, à aimer et à servir.

Néanmoins, dans cette tâche qui est souvent et durant de longs jours ingrate et laborieuse, beaucoup de ces pauvres jeunes filles défailleraient, sans doute, si elles ne trouvaient dans l'Œuvre du Patronage de continuels encouragements et aussi une sorte de dédommagement aux tristesses et aux amertumes de leur vie. Quels sont donc les attraits que le Patronage présente à ces jeunes cœurs?

par quels moyens sait-il les retenir? quels plaisirs peut-il donner à un âge qui est surtout avide de ce qui distrait, égaye et amuse? Ces attraits, ces moyens, ces plaisirs sont bien simples, et dans d'autres centres on les trouverait bien incolores et bien monotones.

Ce sont d'abord les réunions mêmes où les jeunes filles viennent, se retrouvent chaque dimanche, et où elles apportent l'entrain de leur jeunesse. Ce sont les associations d'enfants de Marie qui attachent et préservent le cœur en y faisant germer une piété douce et forte. Ce sont ensuite, dans quelques patronages, des bibliothèques bien choisies, ce sont des promenades, des pèlerinages à différents sanctuaires, parfois, durant l'été, des goûters à la campagne, parfois aussi des loteries ou bien sous d'autres formes des présents utiles aux modestes ménages auxquels ils sont destinés. Ce sont surtout les dots, telles que celles que vous-même, Monseigneur, avez daigné leur distribuer l'année dernière, et qui sont la récompense la plus grande que l'Œuvre puisse donner aux jeunes filles qu'elle protége.

Ce sont enfin de petites fêtes que l'on organise de temps à autre, fêtes auxquelles souvent les Dames Patronesses veulent bien prendre part, et où des jeux, parfois des dialogues, varient le plaisir et répandent dans la jeune assemblée une vie et une animation toutes particulières. Entre ces fêtes, la plus importante, la plus belle assurément, est celle qui va avoir lieu dans peu de jours et pour laquelle chaque année sont conviés à Drancy les divers patronages du diocèse. C'est là qu'est le siége de l'Archiconfrérie, car l'œuvre en a le titre et les priviléges; archiconfrérie qui compte actuellement dix mille associées et que le Souverain Pontife a enrichie d'indulgences nombreuses. C'est à Drancy que subsiste cette maison qui porte le nom de *Maison de convalescence du Patronage des Jeunes ouvrières*, et où, depuis six ans, plus de cinq cents jeunes filles ont été reçues, consolées, rendues à la santé et au travail (1). C'est là que, dans la fête dont nous parlions tout à l'heure, l'hospitalité la plus généreuse, la protection la plus tendre accueille les enfants et

(1) Une maison à peu près semblable existe sur la paroisse de Saint-Philippe du Roule. Près de quarante jeunes filles y ont été admises et soignées depuis deux ans.

leur fait connaître par expérience combien il est doux d'avoir pour amis les amis de Dieu.

Tels sont les moyens que l'œuvre emploie pour attirer, encourager, soutenir dans le bien les jeunes âmes dont elle s'occupe. Ce sont, quant aux plaisirs que l'on offre, des moyens simples et modestes. Et pourtant le succès qui les couronne prouve que, même de notre temps et au milieu des fébriles agitations qui nous entourent, la jeunesse n'est pas insensible à des joies pures et tranquilles. Elle goûte, lorsque la charité sait les lui préparer, la suave douceur de réunions dont la cordialité est le cachet principal et qui sont à la fois gaies et paisibles, parce que celles qui en font partie portent au-dedans d'elles-mêmes l'allégresse et la paix d'une bonne conscience.

Peut-être, il est vrai, l'œuvre pourrait-elle avoir une action plus vaste et plus salutaire encore si elle pouvait disposer de fonds plus considérables. Telle qu'elle est organisée, les dépenses de la caisse générale sont de sept mille francs et les revenus n'ont d'autre source qu'une quête annuelle dont elle partage le produit par moitié avec l'œuvre des jeunes apprentis, une loterie que l'on va tirer prochainement et quelques dons extraordinaires. Ce n'est qu'avec peine que la balance des dépenses et des recettes est établie, et il résulte de là que l'œuvre ne saurait étendre beaucoup ses ramifications ni, ce qui est plus regrettable, donner à certains patronages pauvres tous les secours qu'ils réclament et dont ils ont un besoin très-réel.

Néanmoins, ne serait-il pas possible d'apporter à cet égard quelques modifications au système que nous avons suivi jusqu'ici? Un lien plus étroit ne se formerait-il pas? Un esprit plus large et plus uniforme ne viendrait-il pas animer les divers Patronages s'ils se considéraient davantage comme solidaires les uns des autres? Si les Patronages qui disposent de ressources plus abondantes pouvaient venir en aide aux Patronages qui en sont presque dénués? Si chaque petit groupe ne se bornait pas à faire le bien dans le cercle habituel de son activité, mais rayonnant au dehors, donnait assistance à d'autres groupes éloignés peut-être, mais dont le but, dont la mission sont les mêmes? N'y aurait-il pas là un progrès à faire? Un développement heureux dans la vie de notre œuvre?

Ce n'est là, cependant, qu'un vœu que nous exprimons, et peut-être dans la pratique sa réalisation serait-elle difficile. Mais il semble qu'il y ait lieu, sous ce rapport, à réflexion et à examen. Alors même que sans apporter de secours effectifs, les patronages d'un quartier riche se mettraient en relation avec les patronages d'un quartier pauvre et apprendraient ainsi à mieux connaître les difficultés qui, à chaque pas, y entravent le bien, ne serait-ce pas déjà un avantage véritable? Ne serait-ce pas faire un pas important dans les voies d'une charité dévouée et intelligente? Ne devons-nous pas y penser? Ne pouvons-nous y entrevoir l'espérance de grâces et de bénédictions nouvelles?

Mais bien que nous puissions indiquer et désirer pour l'œuvre un certain ordre de progrès dans son activité et dans ses accroissements, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble de sa situation est satisfaisant, que le bien qu'elle fait est certain et qu'elle apporte à beaucoup des souffrances du temps présent un contrepoids et un soulagement très-réels.

Votre protection, Monseigneur, l'intérêt que vous daignez lui témoigner, votre présence même parmi nous, aujourd'hui, lui sont un gage de succès et un encouragement précieux. Votre charité connaît les dangers qui menacent la jeunesse et aussi les espérances que nous donnent les exemples nombreux de vertu que nous rencontrons chaque jour. Votre sollicitude n'ignore aucune des douleurs qui nous environnent ni aucun des moyens qui peuvent les adoucir, et dans les paroles que nous nous permettons, Monseigneur, d'attendre de vous en ce moment, la pieuse assistance des âmes dévouées à l'œuvre trouvera à la fois consolation et enseignement, force et lumière.

L'abbé Frédro.

PARIS. — IMPRIMERIE V. GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.